

# Reconstruire le Moyen Âge

## 1.1 Rétrospective de l'histoire du Moyen Âge

### 1.1.1 La périodisation de l'Histoire

L'histoire semble continue, à l'image du temps qui en est matière. Pourtant, si l'histoire avait une constante, ce serait celle du changement. Certains historiens estiment d'ailleurs que leur objet d'étude est avant tout le changement social (Morsel, 2007). Depuis longtemps, les spécialistes ont cherché à repérer, à rassembler et à définir ces changements en découpant des sections que l'on a appelé « âges », « époques », ou bien encore « cycles ». Finalement, c'est la définition d'une histoire conçue en tant que suite de « périodes » qui s'est finalement imposée. Le mot « Période » vient du grec *periodos* qui désigne un chemin circulaire. Entre le XIV<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècle, le terme a pris le sens de « laps de temps » ou d'« âge ». C'est au XX<sup>e</sup> siècle que fut créée la forme dérivée « périodisation ». Ce terme de « périodisation » rend compte d'une action de découpage du temps en périodes, ainsi que des représentations et des valeurs qui y sont associées. La cellule « période » est alors censée rendre compte d'une société, d'une civilisation, d'une structure politique qui présente une cohérence, des caractéristiques formant une structure qui est limitée dans le temps. Les périodes se font et se défont. Elles se constituent avant d'être remplacées par d'autres lors de mutations plus ou moins longues ou lors d'un changement brusque. « La périodisation est une rationalisation » (Le Goff, 2011), elle facilite et structure non seulement l'approche scientifique mais également nos représentations du passé.

La volonté de périodiser n'apparaît qu'aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, à la fin de ce qui, justement, aurait défini la première période : le Moyen Âge. Jusque-là, les concepts d'ancien<sup>6</sup> et de moderne circulaient déjà (ils correspondaient plus ou moins au concept de païen et à celui de chrétien). Que désigne le Moyen Âge? Il désigne avant tout une partie du passé. Les programmes universitaires et scolaires, et par extension la *doxa*<sup>7</sup>, font commencer le Moyen Âge en 476, lors de la chute institutionnelle de l'Empire romain d'Occident et le

---

<sup>6</sup> La notion d' « Antiquité » était utilisée par les savants du Moyen Âge pour parler des mondes grecs et romains. Le mot latin *antiquitas* désigne justement ce qui ancien.

<sup>7</sup> Du grec *doksa* qui signifie « rumeur ». Ici, nous l'employons en tant que sens commun.

développement des royaumes germaniques et le font finir avec la découverte (fortuite) du continent américain par Christophe Colomb, ou encore en 1453 où Constantinople a été prise par les Turcs et où la Guerre de Cent ans s'est achevée. La période couvre dix siècles si bien que le consensus actuel dans le monde scientifique est de diviser le Moyen Âge en trois parties, ce qui permet un peu plus de précision. Il est alors communément admis de distinguer le « Haut » Moyen Âge (V<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècle), du Moyen Âge « classique » ou « moyen » (XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle) et du « bas » ou « tardif » Moyen Âge (XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle). Le Haut Moyen Âge est caractérisé par l'émergence de certains royaumes germaniques, la poursuite du rêve impérial avec Charlemagne et les empereurs germaniques, la christianisation progressive de la société, les ruptures et les continuités avec l'Antiquité. Le Moyen Âge classique est quant à lui considéré comme une période où la civilisation chrétienne atteint son apogée. On assiste également à un essor démographique, économique et culturel et une augmentation des contacts avec d'autres civilisations par le biais des croisades. Enfin, le Moyen Âge tardif est marqué par la Guerre de Cent ans, la Grande Peste et la crise économique (Duthoit, 2010). Bien qu'efficace dans les usages et les représentations, les historiens explicitent les potentiels risques de la périodisation de l'histoire : en particulier le risque de simplification. Simplifier serait contraire à la volonté des historiens dont le travail repose sur des protocoles qui leur assurent une « rigueur scientifique ». Cette « rigueur scientifique » doit permettre de rendre à l'Histoire la complexité de ses contextes et de ses enjeux. En somme, le risque serait d'aplatir la réalité historique (Le Goff, 2011).

Ces points de rupture induits par la périodisation sont alors discutés, nuancés et largement remis en question par les historiens. Ils expliquent que le passage d'une époque à une autre a été long, progressive, pleine d'étapes et de chevauchements. Leur argument est que l'on peut difficilement définir des points de rupture définitifs. Les historiens ont alors trouvé des façons de penser autrement les frontières du Moyen Âge. L'historien médiéviste Jacques Le Goff propose l'idée d'un « long Moyen Âge » qui a eu un grand retentissement dans la discipline. Cette notion assouplit les frontières de la période, elle aborde le Moyen Âge en tant que processus d'évolution dynamique des sociétés inscrites dans le long terme.

Pour y parvenir, parler d' « Antiquité tardive » permet déjà d'assouplir les frontières du début du Moyen Âge. L'Antiquité tardive désigne une période de mutations qui aurait duré du III<sup>e</sup> au VII<sup>e</sup> siècle. L'intérêt de cette période est qu'elle rend compte du lent processus de « fusion

progressive des peuples » entre les populations « barbares » venus s'installer au-delà de la *limes*<sup>8</sup> au sein de l'Empire romain (Verdon, 2014). En effet, l'Antiquité tardive s'intéresse à la « barbarisation des populations romaines [et à la] romanisation des Barbares » (Coviaux et Telliez, 2019). Jacques Le Goff donne à ce long Moyen Âge des caractéristiques qui légitiment son unité culturelle et formelle : « la prédominance de l'exploitation de la terre par des agriculteurs non propriétaires au profit d'une classe de détenteurs de la terre, une idéologie dominante entièrement fondée sur le christianisme latin, une aspiration à la paix suivant la conception de Saint-Augustin n'autorisant que la guerre juste, l'attachement à une dynastie », *etc.* Il lui attribue également les valeurs caractéristiques et structurantes suivantes : la fidélité (cadre féodal des rapports seigneur-vassal), la hiérarchie, l'honneur (Le Goff, 2004).

Le long Moyen Âge s'étend au-delà du XV<sup>e</sup> siècle car ces caractéristiques ne perdent leur prédominance qu'avec la Révolution de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et la Révolution industrielle du XIX<sup>e</sup> siècle. Toutefois, dans un entretien avec le journal du CNRS, il dira : « j'admets que, pour des raisons de commodité pédagogique, nous conservons scolairement les vieilles – et artificielles – divisions » (Le Goff, 1991). La formation et la recherche en sciences historiques (Histoire, Histoire de l'Art et Archéologie) sont effectivement organisées par périodes à savoir la Préhistoire, l'Histoire ancienne, l'Histoire médiévale, l'Histoire moderne et l'Histoire contemporaine. Chaque historien est spécialisé dans une période définie sur laquelle il va se focaliser pour devenir spécialiste de certains éléments que cette période comprend. La périodisation a donc une efficacité dans l'organisation de la discipline et de ses professionnels, même si elle est nuancée et complexifiée. La cohérence d'un Moyen Âge conçu comme une entité n'est pas fondamentalement remise en question, toutefois, les historiens médiévistes dénoncent les effets de la périodisation sur les perceptions des périodes elles-mêmes et tout particulièrement en ce qui concerne le Moyen Âge.

Les premières traces de l'expression « Moyen Âge » remontent au XIV<sup>e</sup> siècle. Le poète Pétrarque (1304-1374) aurait été le premier à employer cette expression, il fut suivi au XV<sup>e</sup> siècle par des poètes, des philosophes ainsi que des moralistes. Néanmoins, certains attribuent à l'évêque Giovanni Andrea dei Bussi (1417-1475) la première utilisation de cette expression, tandis que d'autres disent qu'il s'agirait en réalité de l'historien Melchior Goldast (1578-1635) (Verdon, 2014). Quoiqu'il en soit, il semble que le terme ait cristallisé un rapport particulier

---

<sup>8</sup> La *limes* désigne la zone frontalière de l'Empire romain, protégée par un certain nombre de forteresses.

qu'entretenaient ces auteurs avec le passé. Ces derniers traitent en effet du « Moyen Âge » (du latin *Medium tempus* ou *media tempora*) mais ne s'intéressent pas réellement à son contenu, ils se contentent de le cantonner dans son rôle de place intermédiaire entre l'Antiquité et leur propre époque. C'est en effet au cœur du XV<sup>e</sup> et du XVI<sup>e</sup> siècle que la première définition du Moyen Âge fut élaborée : ces siècles constituent dans l'histoire une importante phase de transition qui s'opéra entre le Moyen Âge et les Temps Modernes : il s'agit de la Renaissance.

### 1.1.2 Le Moyen Âge, période sombre et grossière

S'aviser à identifier le premier auteur à avoir employé l'expression de « Renaissance » reviens à s'aventurer sur un terrain glissant car la paternité originelle de ce terme se trouve être largement discutée (Pernoud, 1979). Plusieurs auteurs se réfèrent cependant au peintre et historien de l'art Giorgio Vasari (1511-1574), ce qui n'est pas anodin puisque ce dernier l'a en effet utilisé pour faire apparaître le Moyen Âge comme un entre-deux lorsqu'il le définit comme « une longue nuit entre deux époques de lumières, l'Antiquité et la Renaissance » (Brouquet, 2018). L'invention de la Renaissance en tant que période s'est vu être attribuée à l'historien de l'art suisse Jacob Burckhardt (1818-1897), mais aussi à Jules Michelet (1798-1874) (Febvre, 1993).

Il est intéressant de noter que l'œuvre de Michelet marquera profondément notre vision du Moyen Âge. Alors qu'il traite d'abord d'un Moyen Âge de fêtes, de lumière, d'exubérance, il convient de noter que lorsqu'il s'empare de la notion de « Renaissance » il tend à dévaloriser le Moyen Âge chrétien qu'il décrit comme un « état bizarre et monstrueux, prodigieusement artificiel ». Michelet définit la Renaissance comme le « passage au monde moderne », ce qui est encore la définition admise de cette période. Bien que Michelet soit l'un des premiers à s'être intéressé de nouveau aux sources et à retracer l'histoire de ceux que l'on a oublié, on note cependant que le Moyen Âge de Michelet « sort autant de son imagination que des documents d'archives » (Le Goff, 2014).

Le terme « renaissance » existait déjà pour désigner la renaissance des arts ou la renaissance des lettres. Les historiens contemporains ont depuis théorisé d'autres renaissances comme la « renaissance carolingienne » ou encore la « renaissance du XII<sup>e</sup> siècle ». Ces termes ne se sont pas imposés dans l'usage courant comme l'a fait la Renaissance avec un grand « r » des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles. Sa singularité semble relever du « double mouvement » théorisé par Michelet. Ce « double mouvement » désigne le « dépouillement par les hommes, en deux ou

trois générations, d'une vêtue médiévale devenue pesante et désagréable à leurs épaules, et [le] revêtement, dans une lumière nouvelle, d'une blanche robe printanière [...] bien plus qu'un goût nouveau pour les lettres et les arts » (Febvre, 1993).

Dans tous ses usages et ses acceptions, c'est la redécouverte de la culture, des lettres et des arts de l'Antiquité qui caractérisent la Renaissance. Or, les auteurs latins et grecs étaient déjà bien connus des hommes du Moyen Âge, ils constituaient un élément essentiel du savoir. « La connaissance de ce monde, on la cultivait déjà » (Pernoud, 1979). Un argument d'ordre matériel explique que les textes antiques aient été conservés dans des manuscrits et aient pu traverser un millénaire : en effet, il fallut que des érudits leur attribuent de la valeur et prennent donc la peine de les recopier pour qu'ils puissent en définitive persister à travers les âges. Les œuvres antiques étaient alors perçues comme des sources dans lesquelles il était possible de puiser des informations. Il est également intéressant de noter que les romains s'inspiraient déjà très largement des grecs car ils avaient constitué de nombreuses copies de leurs ouvrages. Toujours est-il que ce qui caractérise la Renaissance, c'est avant tout la volonté d'imiter le monde ancien, de l'élever au rang de modèle de référence et d'en faire la règle<sup>9</sup>. Les « anciens » seraient parvenus à s'emparer du « beau », à créer des œuvres parfaites. Ainsi lorsque le ministre du roi Louis XIV Jean-Baptiste Colbert (1619-1683) envoie des étudiants des Beaux-arts s'instruire à Rome, il leur demande de « copier exactement les chefs-d'œuvre antiques sans rien y ajouter ». L'historien de l'art Johann Joachim Winckelmann (1717-1768) théorise le mouvement « néoclassique » notamment à travers ses *Réflexions sur l'imitation des œuvres grecques* (1755) et son *Histoire de l'Art de l'Antiquité* (1763) qui ont un grand retentissement en Europe Occidentale. De grandes fouilles archéologiques vont aussi contribuer à cet engouement pour l'Antiquité, comme celle du site de Pompéi. Il est également transmis à la population qui se rend dans le *British Museum* à Londres et au Musée du Louvre à Paris, où de nombreuses œuvres de l'Antiquité sont exposées.

À l'instar du « double mouvement » de Michelet, la valorisation de l'Antiquité entraîne l'anathème du Moyen Âge car les œuvres médiévales sont jugées par rapport aux normes classiques. Comme l'a écrit le tout premier ministre des affaires culturelles français André Malraux (1901-1976) : « On préjugait que le sculpteur gothique avait désiré sculpter une statue classique et que s'il n'y était pas parvenu, c'est qu'il n'avait pas su » (Pernoud, 1979).

---

<sup>9</sup>Le mot grec *kanôn* désigne la règle. Ce qui donnera l'expression « canon » de beauté.

Les artistes romans auraient été trop maladroits pour parvenir à faire des sculptures dont on pourrait, par exemple, faire le tour. On partirait du principe que l'art de la sculpture aurait été oublié et que les sculpteurs médiévaux auraient gauchement tenté d'apprendre à sculpter de nouveau sans jamais y parvenir. De la même façon, la peinture et la couleur médiévale faisaient horreur, des fresques romanes ou gothiques furent recouvertes d'enduit, des vitraux furent brisés pour être remplacés par du verre blanc. On peut cependant noter que les roses du transept de Notre-Dame de Paris n'ont pas été détruites car on craignait de ne pas pouvoir techniquement les refaire, « ce qui, entre nous, était rendre un bel hommage aux bâtisseurs du Moyen Âge ! » (Pernoud, 1979). Les historiens médiévistes et les historiens de l'art contemporains valorisent aujourd'hui l'art médiéval, justement pour l'inventivité dont il fit preuve, notamment par rapport à la culture classique qui s'intéresserait trop aux origines, aux sources et aux influences qui conditionneraient une œuvre. L'artiste fauviste Matisse (1869-1954) aurait dit après avoir vu une exposition de peintures romanes : « Si je les avais connues, cela m'aurait évité vingt ans de travail » (Pernoud, 1979). Il voulait sans doute dire que cela lui aurait apporté une liberté intérieure qui lui aurait permis de faire abstraction plus tôt des poncifs de l'art académique.

Ce concept de « Moyen Âge » et les représentations négatives qui lui sont associées ont été reprises par les protestants dans leur lutte contre les catholiques et la papauté, puis par les Lumières au cours du siècle des Lumières (Brouquet, 2018).

Les Lumières et les révolutionnaires du XVIII<sup>e</sup> siècle vont reprendre et consolider l'image d'un Moyen Âge sombre et ténébreux. Ils s'inscrivent dans cette continuité idéologique et continuent de valoriser, de réinvestir et de réactualiser l'Antiquité grecque et romaine. On le voit notamment à travers l'essentiel du vocabulaire politique mis en place à cette époque : citoyen du latin *civitas* (la cité), république du latin *res publica* (la chose publique), démocratie du grec *dêmos* (le peuple) et *kratos* (autorité, pouvoir), politique du grec *polis* (cité). C'est le philosophe Voltaire (1694-1778) qui est souvent cité pour rendre compte de la vision dévalorisante qu'entretiennent les savants des Lumières à l'égard du Moyen Âge. Tout d'abord parce qu'il s'agit d'une figure connue et ensuite parce qu'il se trouve qu'il s'est montré particulièrement véhément envers cette période. C'est tout d'abord une visite dans la périodisation de l'histoire mondiale qu'il propose. Cette histoire mondiale se découperait en quatre temps.

Dans *Le Siècle de Louis XIV* (1751), Voltaire écrit :

« Tous les temps ont produit des héros et des politiques ; tous les peuples ont éprouvé des révolutions ; toutes les histoires sont presque égales pour qui ne veut mettre que des faits dans mémoire. Mais quiconque pense, et ce qui est encore plus rare, quiconque a du goût, ne compte que quatre siècles dans l'histoire du monde. Ces quatre âges heureux sont ceux où les arts ont été perfectionnés et qui, servant d'époque à la grandeur de l'esprit humain, sont l'exemple de la postérité » (Voltaire, 1751).

Voltaire utilise le terme « siècle » non pas dans le sens qui apparaissait alors à son époque, et qui désignait une période de cent ans, mais en tant qu'époque où l'histoire humaine est à son apogée. Pour Voltaire, le premier de ces quatre siècles est celui de la Grèce antique, le deuxième celui de César et d'Auguste, le troisième celui qui suit la prise de Constantinople par les Turcs et enfin le quatrième est celui de Louis XIV. Par ailleurs, Voltaire semble estimer que ce dernier âge soit « peut être celui des quatre qui approche le plus de la perfection » (Voltaire, 1751). Cette périodisation est sélective et donc exclusive puisqu'elle laisse les autres époques dans l'ombre, y compris toute la période qui correspond au Moyen Âge. Plus tard son *Essai sur les mœurs* (Voltaire, 1756) rendra à nouveau compte du mépris général des Lumières à l'égard des « ténèbres » et des « superstitions » médiévales :

« L'Europe entière croupit dans cet avilissement jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle et n'en sort que par des convulsions terribles [...] La comparaison de ces siècles avec le nôtre [...] doit nous faire sentir notre bonheur, malgré le penchant presque invincible que nous avons à louer le passé aux dépens du présent. »

Aux ténèbres médiévales, sont opposées les Lumières et la Raison. Cependant, fin XVIII<sup>e</sup> siècle et surtout au XIX<sup>e</sup> siècle, un courant philosophique et artistique en opposition avec le rationalisme des Lumières développe un « goût du Moyen Âge ». Il s'agit du courant du Romantisme (Amalvi, 2002).

### 1.1.3 Le Moyen Âge réhabilité

« Le Moyen Âge, cette pierre brute que les rationalistes du XVIII<sup>e</sup> siècle avaient jeté avec mépris au rebut, les créateurs romantiques l'ont débarrassée de sa gangue pour la métamorphoser en diamant brillant de mille feux » (Amalvi, 2002).

Le romantisme est le premier courant intellectuel et artistique à réhabiliter le Moyen Âge à travers ses diverses manifestations (littérature, théâtre, poésie, politique). On le fait généralement commencer en 1798 avec la parution des *Lyrical Ballads* de Wordsworth et Coleridge en Angleterre. Il émerge à la même époque en Allemagne avec le groupe Iéna, et se développera en France plus tardivement dans les années 1810-1820.

Le romantisme rejette les canons de beauté et les modèles gréco-romains réinvestis par le néo-classicisme ainsi que les Lumières et leur culte de la raison. L'adjectif anglais « *romantic* » qualifie ce qui est caractéristique au roman et par extension ce qui est lié à la notion d'imagination. Les romantiques ne mettent pas en doute la supériorité de la Renaissance sur le Moyen Âge, ils sont plutôt intrigués par son caractère mystérieux. Le Moyen Âge des romantiques est « clair-obscur » (Brouquet, 2018). En tant qu'époque lointaine, le Moyen Âge va être un moyen pour les romantiques d'exprimer leur goût de l'irrationnel, des forces obscures, du rêve et du surnaturel. En effet, le peu de connaissances que l'on possède de cette époque ne va faire qu'accentuer les fantasmes, et permettre d'appréhender ce passé comme un temps légendaire « où se mêlent les miracles et les actes de sorcellerie, les exploits des chevaliers et les bûchers de l'Inquisition, les croisades et la construction des cathédrales... » (Durand Le-Guern, 2001).

Des auteurs comme Georges Gusdorf (1912-2000) définissent même le romantisme par rapport au lien particulier qu'il entretient avec le Moyen Âge :

« L'essence du romantisme s'est formée au cours d'un dialogue avec l'Antiquité et le Moyen Âge, où les écrivains et les théoriciens ont cherché les éléments de leur conscience de soi, dans le style de la continuité ou dans le style de rupture » (Gusdorf, 1993).

*A contrario*, d'autres auteurs citent le Moyen Âge comme l'une des multiples sources d'inspiration du romantisme. Grâce au Moyen Âge, le romantisme trouve un moyen d'exprimer son goût pour l'exotisme, la nature et l'exaltation de la sensibilité (Amalvi, 2001).

Le Moyen Âge apporte un large panel d'événements, de personnages, de valeurs et d'usages permettant une « exploitation dramaturgique de l'histoire », une diversité de mises en scène (Durand Le-Guern, 2001). Il est alors bien souvent dépouillé de son historicité pour revêtir quasi-exclusivement des attributs merveilleux et fantastiques.

Tandis que la culture classique alors prédominante ne valorise pas les formes d'arts populaires surtout s'ils incluent des éléments du surnaturel, les romantiques vont quant à eux élever au rang d'œuvre littéraire les contes, les légendes, les poèmes transmis par la culture orale médiévale. Les contes, empreints de merveilleux, sont particulièrement repris en Allemagne. Entre 1782 et 1786 Johann Karl August Musaeus publie *Contes populaires allemands*. Entre 1812 à 1822, les frères Grimm publient les *Kinder-und Hausmärchen (Contes de l'enfance et du foyer)*, ce sont des ouvrages qui rassemblent en leur sein plus de deux cents contes collectés à travers le pays. En France, on écrit des contes mêlant mythologie scandinave, merveilleux de conte de fées et épopée médiévale.

Les auteurs indiquent que leurs histoires se passent au Moyen Âge. Mais les indices sur la temporalité sont souvent peu précis, voire complètement flous. Les contes renvoient parfois simplement à une temporalité antérieure : « Il y avait une fois, voici déjà bien des centaines d'années<sup>10</sup> [...] », d'autres indiquent juste le fait que l'histoire se passe au Moyen Âge : « Il était une fois, vers le milieu du Moyen Âge<sup>11</sup> [...] », bien que d'autres nous plongent d'emblée dans un cadre précis : « En l'an 1358, à compter de la naissance de Jésus Christ, notre cher Seigneur, au joli mois de Mai<sup>12</sup> [...] ». Situer le récit à cette époque peut être un moyen d'ouvrir le récit au merveilleux dans un cadre non-historique. Mais les indices sont surtout de l'ordre de « traits de couleur » associés spécifiquement au Moyen Âge. (Durand-Le Guern, 2001). Ainsi, des figures lui seront caractéristiques comme le chevalier ou des thèmes comme celui de l'errance<sup>13</sup>.

Les récits médiévaux des romantiques vont également être construits par rapport au jugement de Dieu mais aussi la magie et la sorcellerie. Les romantiques vont surtout emprunter au Moyen Âge des éléments pour constituer des décors et des cadres pour leurs récits. De cette façon, la cathédrale gothique est un modèle de majesté et de solennité. Les romantiques

---

<sup>10</sup> F. de la Motte Fouquet, *Ondine*, 1811. P.53

<sup>11</sup> L. Tieck, *Voyage dans le bleu*, 1797. p753

<sup>12</sup> C. Brentano, *La chronique de l'écolier itinérant*, 1818. p518

<sup>13</sup> Il désigne un voyage durant lequel le personnage va gagner en substance au cours de son parcours et de ses rencontres sans avoir pour autant de but précis.

associent la cathédrale et la forêt. Dans un passage de Trilby, Nodier (1780-1844) affirme que : « Les voûtes des vieilles églises rendent les mêmes bruits que les profondeurs des vieilles forêts, quand le pied du passant solitaire interroge les échos sonores de la nef<sup>14</sup> [...] ».

La forêt est elle-même un élément assimilé au monde médiéval. Dans les romans de chevalerie, les héros rencontrent des personnages mystérieux et font face à des épreuves au cœur d'une forêt enchantée, la plus célèbre étant la forêt de Brocéliande, en Bretagne. La forêt est un lieu d'épreuves, une étape qui permet à l'intrigue de se dénouer, mais aussi une sorte de passage vers un monde surnaturel, merveilleux.

Les valeurs et les systèmes sociaux présents dans les récits sont également perçus comme des moyens pour plonger dans la pensée médiévale. D'un œil idyllique, des auteurs dressent le portrait de personnages qui incarnent la piété, le travail, l'harmonie sociale, en opposition avec le péché, la tentation, la nature non pacifiée par la religion. C'est une période peinte où le catholicisme règne sans partage et où la vivacité de la foi est à son paroxysme. Le motif religieux est alors très souvent essentiel dans le récit. Dans *Le Duel*, l'enjeu est religieux, puisque c'est le jugement de Dieu qui provoque l'intrigue et la dénoue. Dans les contes romantiques, « le Moyen Âge n'est pas réellement considéré comme un moment d'histoire. C'est à la fois un temps et un lieu autres, plus enracinés dans la littérature que dans l'histoire, un temps et un lieu cependant reconnaissable entre tous [...] » (Durand-Le Guern, 2001). De cette façon, chaque auteur va représenter le Moyen Âge à sa façon au travers de son livre : au cœur des différents écrits romantiques, on décèle une époque de l'irrationnel qui ouvre la voie au rêve et à l'imaginaire, une harmonie sociale et un règne de la foi, une rencontre entre réel et merveilleux, un mélange entre personnages réels et fictifs (voire surnaturels).

La ballade médiévale cultive la naïveté, le merveilleux et la simplicité formelle. Les romantiques y voient une forme poétique populaire, originelle et pour eux, médiévale qui répondrait à leurs envies de poésie nouvelle, authentique, primitive, débarrassée des contraintes classiques. Alors que la ballade médiévale « française » possède en fait une structure métrique rigoureuse et contraignante<sup>15</sup>, les romantiques vont la réinvestir dans une forme très libre. Ils s'inspirent plutôt de la ballade anglaise et allemande qui ont développé une forme plus indéterminée. La ballade est appréhendée aussi comme une résistance aux

---

<sup>14</sup> C. Nodier, *Contes*, 1961. p115

<sup>15</sup> Elle est formée d'octosyllabes groupés en trois huitains suivis d'un envoi final de quatre vers, ainsi que d'un refrain repris à la fin de chaque strophe.

formes classiques puisqu'elle mêle récit (genre narratif), dialogue (genre dramatique), et musique (genre lyrique). À l'instar du conte, les romantiques la voient comme une forme authentique de la poésie populaire, peu soucieuse de correspondre au genre institué par le classicisme. La ballade est surtout reprise en Angleterre où on note un important mouvement vers les origines de la poésie anglaise. Des chants épiques (qui sont censés être des traductions de bardes gaéliques<sup>16</sup>) ainsi que des ballades médiévales sont compilés<sup>17</sup> et les sujets qu'ils abordent sont généralement médiévaux<sup>18</sup>. Comme en Allemagne, des auteurs anglais y intègrent le fantastique, le goût pour le gothique et l'étrange<sup>19</sup>. Le célèbre écrivain écossais Walter Scott (1771-1832) passionné des romans de chevalerie, de légendes écossaises et de l'œuvre de Spenser<sup>20</sup> s'intéresse d'abord aux ballades.

L'intérêt de Walter Scott pour l'histoire en fera l'investigateur du « roman historique ». Ses romans *Ivanhoé* (1819), *Quentin Durward* (1823), *Talisman* (1825) et le *Comte Robert de Paris* (1831) lancent en Europe la mode du roman historique à sujet médiéval. Ce qui caractérise ce genre littéraire c'est la volonté de ces auteurs, et tout particulièrement celle de Walter Scott et de ses nombreux successeurs de donner une représentation complète d'un Moyen Âge historique, de reconstituer une époque avec son cadre, ses événements, ses mœurs. Dans la préface de *La comtesse de Salisbury*, Alexandre Dumas (1839) cherche à théoriser la singularité du roman historique :

« Nous avons espéré qu'il reste une place à prendre entre ces hommes qui n'ont point assez d'imagination et ces hommes qui en ont trop ; nous nous sommes convaincus que les dates et les faits chronologiques ne manquaient pas d'intérêt que parce qu'aucune chaîne vitale ne les unissait entre eux, et que le cadavre de l'histoire ne nous paraissait si repoussant que parce que ceux qui l'avaient préparé avaient commencé par enlever les chaires nécessaires à la ressemblance, les muscles nécessaires au mouvement, enfin les organes nécessaires à la vie [...] ».

Le roman historique souhaite redonner vie à l'histoire en la jouant de l'intérieur. Les auteurs vont suivre des personnages à travers un contexte historique bien particulier, avec un véritable souci de représentation en choisissant par exemple des protagonistes issus des trois ordres

---

<sup>16</sup> Voir *Poèmes d'Ossian* de James Macpherson (1760). Il s'avéra plus tard qu'il en avait inventé une grande partie.

<sup>17</sup> Voir *Reliques of Ancient English Poetry* de Thomas Percy (1765).

<sup>18</sup> Comme les histoires de Robin des Bois, celles des chevaliers de la table ronde et du roi Arthur etc.

<sup>19</sup> Voir *The Ballad of the Dark Lady* (1798) ou *Christabel* (1800) de Samuel Taylor Coleridge.

<sup>20</sup> Edmund Spenser (1553-1599) poète anglais connu pour son œuvre *The Faerie Queene* (1590).

(clergé, noblesse, tiers-état) afin que chacun de leurs points de vue sur les enjeux de l'histoire soient proprement exprimés. Dans leurs préfaces, les auteurs de romans historiques explicitent la réalité historique de leurs histoires. Lorsqu'il présente son roman le *Comte Robert de Paris*, Walter Scott met en avant les travaux des historiens anglais Edward Gibbon<sup>21</sup> et Charles Mills<sup>22</sup> qu'il cite comme des sources qui ont inspiré ses écrits et ceci dans le but de justifier les faits historiques qu'il remet en scène. Néanmoins, il convient de faire remarquer que Scott différencie l'historien du romancier historique en affirmant que ce dernier est manifestement plus libre car il peut exprimer une réalité historique à travers une intrigue imaginaire. C'est ce qu'il fera, en introduisant ses lecteurs au Moyen Âge à travers des personnages, des événements ou des scènes qui se veulent typiques. Les héros sont des personnages fictifs, et la présence de personnages historiques est périphérique. Le roman *Ivanhoé* rend compte de l'antagonisme entre Normands et Saxons mais Richard Plantagenêt, bien qu'au cœur des événements historiques, n'apparaît qu'à la fin de l'histoire et reste longtemps inconnu.

Une relation conflictuelle est assimilée comme caractéristique du Moyen Âge. De la même façon, le récit de *L'Excommunié* d'Honoré de Balzac (1799-1850) se veut exemplaire et représentatif des mœurs religieuses médiévales. Ce qui est valorisé parmi les amateurs et les experts des romans historiques, c'est la capacité à faire « coïncider le conflit historique et le conflit privé, la quête personnelle et la participation au destin collectif, la crise sociale et celles des sentiments... » (Durand-Le Guern, 2001). Le Moyen Âge est alors vu comme l'époque privilégiée pour mettre en scène des récits épiques et héroïques. Balzac insiste sur le fait que l'aventure amoureuse dont il va être question ne peut être possible que dans un contexte médiéval où « l'amour était encore une religion, il avait son beau fanatisme, ses superstitions naïves, ses dénouements sublimes qui sympathisaient avec ceux du christianisme ».

Mais sur ces mille ans d'histoire, les romantiques investissent surtout le XII<sup>e</sup> siècle, époque de la troisième croisade. En effet, les romans historiques mentionnent presque toujours la chevalerie à tel point que celle-ci semble être indissociable de l'époque médiévale. Il en va de même en ce qui concerne la fin du Moyen Âge, c'est-à-dire les XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles où ont vécu des personnages historiques à la fois héroïques comme Jeanne d'Arc et pathétiques, comme le roi Charles VI dit le fou. Le XV<sup>e</sup> siècle est également une période intéressante pour

---

<sup>21</sup> Il cite sa célèbre *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain* publiés entre 1776 et 1789.

<sup>22</sup> Charles Mills, *Histoire des croisades* (1820).

les auteurs qui mettent en scène le passage entre une société féodale et un état moderne. C'est ce que fait Victor Hugo dans *Notre-Dame de Paris* (1831) notamment faisant intervenir un personnage de façon anachronique dans son histoire, à savoir le poète Gringore (qu'il appelle « Gringoire ») qui annonce la Renaissance. Bien qu'Hugo reconstitue un Paris du XV<sup>e</sup> siècle moins à l'aide de sources documentaires qu'avec son imagination, il n'en demeure pas moins que son roman constitue un « véritable plaidoyer en faveur de la sauvegarde de l'art médiéval » (Amalvi, 2002).

Le roman historique crée son propre Moyen Âge. Les romanciers usent de savoirs historiques dont ils revendiquent la légitimité et le sérieux. Ils souhaitent se détacher du merveilleux et du fantastique. Bien qu'ils s'imposent un devoir d'historicité, les mondes médiévaux qu'ils dessinent sont calibrés par leurs intentions personnelles et les regards qu'ils portent sur le passé. Ils puisent dans ce dernier des éléments qu'ils souhaitent soit valoriser, soit au contraire dénoncer.

Les romantiques peignent un Moyen Âge fantasmé. Cette époque est décrite comme un âge d'or, un paradis perdu, plus uchronique qu'historique. Pour eux, le Moyen Âge devient une sorte de passage obligé. Le style architectural néogothique s'incarne dans des nouveaux bâtiments et le style troubadour s'épanouit dans la peinture. De grands thèmes médiévaux comme la légende Arthurienne seront repris, mais nous développerons les usages contemporains des grands thèmes médiévaux dans le Chapitre 2.

## **1.2 Démythifier le Moyen Âge, le travail de la vulgarisation**

Aujourd'hui et ce, depuis la Renaissance, des attitudes contrastées continuent à dominer le rapport qu'entretient la société avec le Moyen Âge. D'un côté, notre appréhension envers le Moyen Âge serait le sentiment de familiarité que l'on ressent envers certains de ses restes matériels ou culturels (cathédrale gothique, Jeanne d'Arc). De l'autre, il s'agirait d'appréhender le Moyen Âge en tant que contre-modèle absolu de notre société, dans laquelle il faudrait bannir ce qui est qualifié de « médiéval » voire de « moyenâgeux ». C'est l'Antiquité qui est considérée comme la société la plus proche de la nôtre. Même si cette similitude est avant tout idéologique et partielle (Détienne, 2005). Le Moyen Âge est perçu comme la période archaïque de notre histoire. Les historiens du XIX<sup>e</sup> siècle consacrent beaucoup de travaux au Moyen Âge. La méthode devient positiviste, les documents d'archives sont classés et analysés. Les historiens du XIX<sup>e</sup> siècle n'ont pas délibérément

falsifié les données ou les interprétations. Mais dans un contexte de consécration et de justification d'un nouvel ordre social où les Républicains laïcs et les royalistes s'opposent, le Moyen Âge devient un nouvel enjeu politico-religieux.

L'Antiquité et la Renaissance sont toujours désignées en tant qu'époques « classiques », elles constituent une des bases principales de l'apprentissage. En France et jusque récemment, l'apprentissage du latin et du grec constituaient une composante essentielle de l'éducation. Les formations en Beaux-arts et en architecture accordent de la même façon une place importante à la culture classique. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'enseignement des collèges est basé sur les humanités gréco-romaines, l'histoire de France n'est pas enseignée. Ce n'est qu'en 1818 que l'histoire de France devient une discipline de l'enseignement secondaire, mais trop peu d'enseignants sont suffisamment bien formés pour pouvoir l'enseigner correctement et quand ils le sont, ils enseignent à Paris ou alors uniquement dans les grandes villes. C'est en 1867 que l'histoire de France devient obligatoire dès l'école primaire. Avec la III<sup>ème</sup> République et l'enseignement obligatoire, des programmes et des manuels sont constitués. Le *Petit Lavis*, imprimé à des millions d'exemplaires enseigne jusqu'aux années 1950 l'histoire de France aux écoliers comme une histoire collective qui commence avec les Gaulois.

De nos jours, nos programmes scolaires d'histoire n'abordent le Moyen Âge qu'en cinquième, ce qui est pointé du doigt par plusieurs historiens médiévistes. Pour eux, c'est beaucoup trop peu et cela nuit aux élèves ainsi qu'à leur représentation de l'histoire. Or, l'école n'est pas le seul vecteur de savoir et de représentations sur le Moyen Âge. En réalité, des historiens médiévistes décrivent la découverte du monde médiéval comme « largement extrascolaire » (Duthoit, 2010). Dès lors, l'un des principaux moyens pour connaître cette époque passe par la vulgarisation scientifique. Nous avons pu identifier ce qu'il semble être deux outils principaux contemporains de vulgarisation scientifique : les ouvrages produits par des historiens médiévaux et les productions audio-visuelles.

### **1.2.1 Le travail de vulgarisation**

La vulgarisation scientifique peut être définie par le travail de traduction du langage scientifique en langage courant. Les « vulgarisateurs » vont en effet chercher à adapter des données produites par des scientifiques et partagées entre initiés en des formats adaptés à un public plus large, voire au public le plus large possible. Le moyen de prédilection du vulgarisateur est le discours oral. Le vulgarisateur peut mettre en scène les arguments du

scientifique et ceux de la *doxa* sous la forme d'un débat par exemple. Il peut également partir des « idées reçues » afin de mieux pouvoir les démonter. Les idées reçues sont celles reçues par tout le monde, banales, convenues, communes. Dans le cas de l'histoire médiévale, les vulgarisateurs informent sur des aspects plus ou moins méconnus de la période, mais ils procèdent également à un important travail de déconstruction de la « caricature » dont le Moyen Âge fait l'objet. Parmi eux, on compte un nombre important d'historiens médiévistes professionnels.

### 1.2.2 Par les historiens

« Se débarrasser de ses a priori sur une période que l'on croit connaître parce que le langage courant en a détourné le nom pour désigner tout ce qui est suranné, voir décadent, tel était l'enjeu de cet ouvrage. C'est un exercice certes difficile, tant les idées reçues sur le Moyen Âge ont la vie dure depuis l'époque moderne, au grand désespoir des médiévistes qui enseignent et étudient avec passion cette période » (Verdon, 2014).

« Le plus souvent blâmé, quelque fois admiré, le Moyen Âge est surtout méconnu » (Brouquet, 2018).

En 1944, l'historienne et archiviste Régine Pernoud écrit un livre au titre provocateur<sup>23</sup> et en faveur de la valorisation des arts médiévaux : *Lumières du Moyen Âge* (1944). Elle publiera par la suite *Pour en finir avec le Moyen Âge* (1979), un pamphlet dont le but est de déconstruire, une bonne fois pour toutes, les grands clichés qui dévalorisent le Moyen Âge. Ce court ouvrage (132 pages) rencontre un important succès auprès du grand public et reste aujourd'hui une œuvre de référence. Cela dit, on constate que trente ans plus tard, les médiévistes continuent de pointer du doigt cette mauvaise représentation que la société se fait du Moyen Âge : celle d'une période barbare, marquée par la violence, la famine et la peste. D'autres ouvrages continuent le « combat » de Régine Pernoud (Benoit, 2010).

---

<sup>23</sup>Puisqu'elle utilise ce qui peut sembler être un oxymore puisque le Moyen Âge est alors associé à une époque sombre et archaïque.

L'ouvrage *Le Moyen Âge. Ombres et Lumières*(2013) de Jean Verdon traite point par point des grandes idées sur la nourriture du Moyen Âge, des soins, de l'Église, des « faibles », des « puissants », des femmes, ou bien encore de la violence. Il conclut son ouvrage en disant « Certes la vie n'est pas facile au Moyen Âge. Elle ne l'est pas aujourd'hui. [...] Toute époque, comme tout homme, est ambivalente » (Verdon, 2013). Il souhaite nuancer le sentiment d'altérité que nous projetons dans la société médiévale et apporter son savoir historique car son but est de rendre son ambivalence à cette époque caricaturée.

Laure Verdon publie *Le Moyen Âge. 10 siècles d'idées reçues*(2014) où chaque sous-partie est une réponse à une affirmation : certaines exprimées au présent de vérité générale mais toutes pensées comme exemplaires des idées sur le Moyen Âge. En commençant par « Le Moyen Âge est une époque archaïque », jusqu'à « Le Moyen Âge est l'époque des bâtisseurs de cathédrales » en passant par « Seuls les moines possédaient le savoir », « on brûlait les sorcières » ou encore « On était obligés de croire en Dieu », l'historienne nous invite à redessiner mille ans d'histoire en donnant à chaque proposition une réponse courte de moins de dix pages (Verdon, 2014).

Dans l'ouvrage *Le Moyen Âge pour tous*(2010), l'historienne Christine Duthoit entend expliquer « simplement » l'histoire médiévale au « public curieux de cette époque, et aux besoins des jeunes en études ». Le plan est chronologique, et elle reprend la périodisation « haut » Moyen Âge, Moyen Âge « classique » et Moyen Âge « tardif ». La mise en page est attractive, aérée. Les pages sont décorées d'une fleur de lys dans le coin inférieur. Les mots et les dates importantes sont mis en gras. À la fin de l'ouvrage, l'auteur présente sa bibliographie « indicative ». Elle explicite la façon dont elle l'a constituée et elle fournit des conseils pour l'utiliser et pour éventuellement pousser plus loin les recherches. Elle fournit également neuf cartes qui permettent de se représenter les invasions barbares, l'empire carolingien ou encore la Guerre de Cent ans. Elle finit en défendant l'intérêt commun de la recherche historique sur le Moyen Âge qui « continue de défricher des pans de cette période si proche et si lointaine à la fois, pour nous en restituer l'incalculable patrimoine » (Duthoit, 2010). Dans la conclusion de son ouvrage intitulé *Idées fausses et réalités du Moyen Âge* (2018), l'historienne Sophie Cassagnes-Brouquet insiste également sur le dynamisme et l'actualité des recherches sur la période médiévale. Elle souhaite que ses lecteurs se rendent compte que la « mémoire de cette longue période » est encore discernable « au détour des chemins de campagne et des rues de la ville » à travers le « nom de la rue parisienne, l'église paroissiale, le château qui domine la

plaine [...] en passant par un vieux pont, une chapelle ou une halle ». Elle finit en disant qu'il « reste encore bien des choses à découvrir sur ce monde fascinant et nul n'a besoin d'y ajouter des mythes, des légendes ou de fausses croyances ». En effet, son but est bien de confronter ces « mythes », « légendes » et « fausses croyances » aux travaux en sciences historiques. Elle oppose des représentations qui seraient « fausses » à une « réalité », en rendant compte par exemple de la « véritable » bataille de Roncevaux.

Peut-être moins un ouvrage de vulgarisation que de déconstruction, le recueil d'entretiens avec des spécialistes de chaque domaine *Le vrai visage du Moyen Âge. Au-delà des idées reçues* (2017) s'inscrit dans une démarche très similaire. Il a été publié par l'éditrice Véronique Sales et par l'historien des sciences Nicolas Weill-Parot qui ont eux-mêmes mené les interviews. Les spécialistes interrogés sont des historiens médiévistes. L'idée est encore une fois ici d'« accéder au vrai par le faux », c'est-à-dire de partir des « fausses idées [qui] foisonnent » autour de cette période, entre légende dorée et légende noire, pour rétablir une forme d'exactitude historique en expliquant la genèse de ces fausses idées et les « persistance » de ces idées malgré les travaux des historiens. Ces idées concernent entre autres le mythe des croisades, le merveilleux des chevaliers, le servage-esclavage, la violence des guerres interminables, l'âge d'or des alchimistes, les secrets des templiers, le manque d'hygiène *etc...* (Weills-Parot et Sales, 2017). Ce sont des thèmes récurrents dans ce type d'ouvrages. Dès lors, on peut supposer que ce sont effectivement des représentations du Moyen Âge qui existent bien dans les imaginaires collectifs des non-initiés.

Tous ces ouvrages affichent la même aspiration, celle d'apporter des éléments que les sciences historiques ont validés par rapport à des fantasmes et des imaginaires collectifs. Tous les auteurs insistent sur le fait qu'aucune autre période de l'histoire ne cristallise autant de distorsions et d'idées reçues que le Moyen Âge. Certains ouvrages vont alors se focaliser sur la déconstruction des idées reçues. Pourtant, d'autres vont, à l'instar de Christine Duthoit, « simplement » chercher à instruire les curieux sur le Moyen Âge à travers des ouvrages généraux mais également à aborder des aspects plus méconnus de la période. Ainsi, des ouvrages sont dédiés au monde médiéval au prisme du rire, du rythme des saisons, de la vie quotidienne, de la nourriture, des marginaux, des artistes, du corps ou encore du plaisir. Non seulement ces aspects du Moyen Âge sont méconnus, mais ce sont indirectement des arguments concrets contre la légende noire du Moyen Âge. Dans le combat des historiens défenseurs du Moyen Âge, il y a aussi la volonté que cette période soit étudiée pour ce qu'elle est, et non pas par rapport à notre société contemporaine. Au fond, envisager le Moyen Âge

en tant qu'inverse absolu, c'est prendre la société occidentale comme étalon unique, c'est-à-dire juger le Moyen Âge par rapport à nos valeurs et nier la spécificité de cette époque. Il s'agirait en somme d'une sorte d'ethnocentrisme.

Il est intéressant de noter que bien que la question de la vulgarisation scientifique chez les historiens semble être sujet à controverses (et semble même être tabou), bien que la restitution des acquis de la Recherche soit une des missions du chercheur, il apparaît que le fait de simplifier son travail s'assimile à l'appauvrissement de la pensée elle-même. En participant, la figure d'expert du chercheur serait mise en péril, son sérieux et la complexité de son analyse seraient remis en question. Cependant, d'autres chercheurs comme Régine Pernoud valorisent le travail de vulgarisation des experts « En tant qu'historienne, je me suis lancée un défi : transmettre dans un langage simple ce que j'avais découvert par des recherches difficiles » (Pernoud, 1998).

Tout au long des ouvrages mentionnés ci-dessus, on comprend que les historiens sont enthousiastes sinon passionnés par la complexité et la richesse de ces mille ans d'histoire. À leurs yeux, ces mille ans d'histoire se suffisent à eux-mêmes, il n'y a pas besoin de rajouter des fictions et de fabuler pour combler un vide qui n'existe pas.

C'est d'ailleurs ce que la communauté des historiens reproche à certains vulgarisateurs qui, dans un souci apparent de pédagogie, s'approprient l'histoire et la peignent à leur manière. Dans les cas les plus extrêmes, il peut s'agir de propagande, mais parlons plus généralement des usages politiques et sociaux de l'histoire. Le cas de l'émission *Secrets d'Histoire*, animé par la personnalité médiatique Stéphane Bern me semble en ce sens très intéressant et ce, pour plusieurs raisons : tout d'abord parce que cette émission est très appréciée par les téléspectateurs, ensuite parce que Stéphane Bern est l'une des principales figures contemporaines de la vulgarisation médiatique de l'histoire et enfin parce que l'émission se trouve être diffusée sur un support particulier à savoir la télévision.

### **1.2.3 Mettre en scène l'histoire à la télévision, le cas de l'émission *Secrets d'Histoire***

Stéphane Bern (1963-) n'est pas un historien mais une figure médiatique contemporaine connue en France. Ses convictions royalistes, qu'il essaye sans succès de temporer, et l'enthousiasme dont il fait preuve en tant qu'animateur l'ont peu à peu mis sur

le devant de la scène médiatique publique. Ainsi, il œuvre à la télévision pour faire connaître l'histoire de France. C'est un personnage sympathique, toujours réjoui. Dans ses émissions, il parle toujours avec ferveur et avec un émerveillement presque naïf. Bien qu'il apparaisse sur différents supports audio-visuels, nous nous pencherons sur l'émission qu'il anime depuis 2007 à savoir l'émission télévisée *Secrets d'Histoire*, diffusée sur la chaîne télévisée France 2 et qui compte à ce jour 126 épisodes. Depuis qu'elle a enregistré une audience satisfaisante pour les producteurs en 2012, un nouvel épisode est présenté chaque mois. Chaque épisode mêle extraits de films, reconstitutions historiques, entretiens avec des historiens, visites de monuments, le tout sur fond de musiques clairement entraînantes sinon épiques. Il s'agit le plus généralement de s'intéresser à la vie d'un personnage historique, souvent à un monarque ou à un empereur. Des épisodes ont également été consacrés au bâti. L'émission entend se focaliser sur des aspects cachés, sur les aspects « secrets » de l'histoire. Il s'agit alors de raconter la vie romantique des personnages, de raconter des anecdotes amusantes. Elle s'intéresse aux « petites histoires plutôt qu'à l'Histoire<sup>24</sup> ». Lorsque l'émission traite de la vie d'un personnage historique, elle retrace sa biographie de façon romancée, en le décrivant comme ayant une grande influence sur son époque. Si celui-ci avait une particularité, un trait de caractère forcé, une anomalie ou une spécialité quelconque, l'émission le met volontiers en avant. L'émission diffusée le 11 août 2015 « Aliénor, une reine rebelle au Moyen Âge » met l'accent sur Aliénor d'Aquitaine (1122-1204) mariée d'abord au Roi des Francs Louis VII puis à Henri II de Plantagenêt. Elle fut reine de France puis reine d'Angleterre et mère de dix enfants dont Richard Cœur de Lion. Dès les premières minutes elle est présentée comme « fouguese, incroyable, séductrice et parfois scandaleuse... » et comme « belle et rebelle ». Tout de suite, elle est décrite comme une femme à la vision moderne dans un monde d'hommes très misogynes. Stéphane Bern nous l'explique, il va nous « conter son destin » qui prend place dans une histoire ponctuée de « complots et d'intrigues ».

L'émission semble cristalliser les craintes des historiens : une histoire romancée, linéaire, consensuelle, où les sources et les documents présentés ne sont jamais explicités. L'émission est très visuelle, elle entraîne le téléspectateur d'images en images, sans que celui-ci n'ait le temps ni de digérer l'information ni de la vérifier. Dans *Secrets d'histoire*, les faits exposés sont présentés en tant qu'avérés et faisant consensus. C'est ce potentiel danger de simplification et donc cette crainte d'être décrédibilisé en tant que scientifique qui semble être

---

<sup>24</sup> J'emprunte l'expression à « Histony » qui anime une chaîne dédiée à l'histoire sur la plateforme *Youtube*. Elle est tirée de sa vidéo sur Stéphane Bern : « Stéphane, roi de l'audimat » <https://www.youtube.com/watch?v=SbbEGLhNGZs> (consulté le 27/03/2019).

une des raisons pour laquelle les historiens sont souvent réticents à être associés au travail de vulgarisation par d'autres biais que le livre. L'utilisation de l'écriture donne le temps pour pouvoir développer, nuancer, contextualiser. Les personnes qui sont interrogées en tant qu'experts n'apparaissent dans l'émission que par de brèves interventions.

Si bien que quatre professeurs d'histoire se sont amusés à inventer un jeu qui, pour chaque émission, anticipent les erreurs historiques, les clichés et les redondances de *Secrets d'Histoire* : le « Bingo Bern ». En effet, le jeu se présente sous la forme d'une grille de cases à cocher tout au long de l'émission. Une partie de ces cases concerne les éléments récurrents du programme : « séquence chambre à coucher et sexualité conjugale », « le/la meilleur/e universitaire sur le sujet est celui/celle qu'on entend le moins », « émotion devant un objet lui ayant appartenu », « utilisation de sources partiales que personne ne critique », « commentaire anachronique » *etc* (Figure 2). Le contenu des autres cases est spécifique au thème de l'émission. Par exemple, dans le « Bingo Bern » dédié à l'émission sur Aliénor d'Aquitaine, on trouve : « reconstitution romantique niaise », « femme ambitieuse qui convoite le pouvoir », « si seulement elle ne s'était pas mariée autant de fois » (Figure 1). Le « Bingo Bern » est un jeu ludique qui rencontre un certain succès sur le site web sur lequel il est publié, à savoir *Twitter*. Dans un entretien<sup>25</sup> donné au journal « 20 minutes », l'un des créateurs du « Bingo Bern » explique qu'ils veulent dénoncer la « paresse » de l'émission qui tombe dans les mythes et les clichés, sans prendre le temps de diffuser les derniers travaux sur les thèmes qu'elle aborde.

---

<sup>25</sup> L'article est consultable sur le site du journal en ligne : <https://www.20minutes.fr/arts-stars/television/2479067-20190322-secrets-histoire-bingo-bern-pointe-paresse-subjectivite-emission-explique-professeur-histoire> consulté le 03/04/19.



Figure 1. Le jeu « BingoBern » dédié à l'épisode de *Secrets d'Histoire* sur Aliénor d'Aquitaine. Publié le 4 août 2017 sur le réseau social « Twitter » <https://twitter.com/hashtag/bingobern?lang=fr> (consulté le 27/03/19).



Figure 2. Le jeu « BingoBern » dédié à l'épisode de *Secrets d'Histoire* sur Marie de Médicis. Publié le 19 juillet 2018 sur le réseau social « Twitter » <https://twitter.com/hashtag/bingobern?lang=fr> et consulté le 27/03/19.

Il semble que beaucoup des critiques adressées par les historiens à l'émission soient liées au format et au support dont elle dépend. Car la télévision « appelle à la dramatisation, au double sens : elle met en scène les images, un événement et elle en exagère l'importance, la gravité, le caractère dynamique, tragique » (Bourdieu, 1996). L'histoire telle qu'elle nous est racontée dans *Secrets d'Histoire* est effectivement romancée, les personnages sont incarnés par des acteurs, les événements sont liés entre eux, ainsi que les destinées des personnages avec l'histoire de France. La télévision crée un « effet de réel », qui fait croire à ce qu'elle montre. De plus, l'émission se focalise beaucoup sur ce qui s'apparente finalement à du fait divers, c'est-à-dire qu'elle se focalise essentiellement sur ce qui est lié au sang, au sexe, au drame, au scandale *etc.* Les faits divers constituent une sorte de denrée alimentaire élémentaire, très importante pour tout le monde. Et dans une émission qui se présente comme sérieuse et historique, si on prend le temps de traiter ces faits, c'est qu'ils sont importants et c'est ce qui restera finalement dans les représentations des téléspectateurs. L'émission *Secrets d'Histoire* devrait-elle finalement être renommée « Scoops d'Histoire » ? Dans une interview donnée à un journaliste du journal *Libération*, Stéphane Bern explique le point de vue de l'émission :

« On n'attrape pas les mouches avec du vinaigre. Si vous voulez toucher 5 millions de personnes, vous ne pouvez pas faire de la dialectique historique. Je suis persuadé que ce qui rend l'histoire accessible, c'est que vous retrouvez les passions humaines, l'amour, le sexe, le pouvoir et l'argent. Les gens ont besoin de s'identifier. C'est juste une porte d'entrée mais j'ai conscience que c'est parcellaire<sup>26</sup> ».

En effet, aux yeux de ses défenseurs, l'intérêt de l'émission n'est pas de faire un cours d'histoire, mais de susciter l'intérêt des téléspectateurs pour l'histoire, d'où les faits choquants, surprenants, qui constituent une porte d'entrée pour le néophyte. Produite par la télévision, l'émission *Secrets d'Histoire* suit les modèles que ce média propose et développe depuis sa création. La télévision cherche à atteindre le maximum de monde. Il lui est alors beaucoup reproché de baisser le niveau d'analyse pour que le « spectateur de base » comprenne.

Il est alors compréhensible qu'une émission d'histoire conçue par une chaîne télévisée contemporaine ne soit pas animée par un historien mais par un personnage charismatique et

---

<sup>26</sup> Extrait d'un article suite à un entretien entre Stéphane Bern et le journaliste Titiou Lecoq, publié le 18 janvier 2016 sur le Site du journal *Libération* : [https://www.liberation.fr/futurs/2016/01/18/stephane-bern-le-fou-de-la-republique\\_1427241](https://www.liberation.fr/futurs/2016/01/18/stephane-bern-le-fou-de-la-republique_1427241) consulté le 29/03/2019.

passionné. De plus, Stéphane Bern n'est pas un savant de l'histoire, ce qui fait qu'il s'étonne sur des choses qui sont pourtant anodines pour les historiens, et ne s'étonne pas de ce qui fait controverse ou de ce qui est justement « renversant » (Bourdieu, 1996). L'émission reprend les représentations contemporaines sur le Moyen Âge et ses personnages historiques. Elle décrit une époque aussi tragique que sulfureuse, pleine d'intrigues et de complots. Les destins sont, sinon tragiques toujours incroyables. En cela, c'est une production riche en ce qu'elle relève sur les imaginaires autour du Moyen Âge et plus largement de l'Histoire. Cependant, la télévision est formatée par trop d'obligations qui rendent son contenu trop homogène (Bourdieu, 1996). En cela, l'Internet permet de rendre compte de la pluralité des rapports contemporains au Moyen Âge.

Aujourd'hui, un nouvel outil a changé notre rapport à l'information : l'Internet et plus précisément le web. Le web est un réseau entre les ordinateurs et donc entre leurs utilisateurs comparable à n'importe quel réseau social. Sa spécificité réside dans la rapidité à laquelle cet outil est devenu accessible par rapport à d'autres outils de communication comme la télévision. De plus, les utilisateurs ont non seulement accès à beaucoup de données mais ils peuvent également créer du contenu. De cette manière, qu'ils soient historiens, doctorants, professionnels, passionnés ou amateurs, des individus produisent et publient en ligne des données à propos du Moyen Âge. Je m'intéresserai ici à une forme très populaire de publication et dont l'essor est récent : la forme audio-visuelle proposée par le site web *Youtube*.

#### **1.2.4 *Youtube*, un nouvel outil de diffusion de savoirs**

En effet, depuis une dizaine d'années, le site web hébergeur de vidéos *Youtube* est l'un des sites les plus fréquentés du web. Il héberge toutes sortes de vidéos dont la liste serait longue (d'un tutoriel sur la construction d'une étagère à une théorie du complot sur les reptiliens en passant par une compilation de vidéos de chats ou encore le dernier album du musicien Yann Tiersen) et indéfiniment non-exhaustive. *Youtube* constitue en cela un outil de vulgarisation scientifique privilégié.

De cette façon, des conférences faites par des historiens dans un cadre universitaire sont par exemple publiées. Toutefois, ces vidéos ne sont pas les plus populaires en ce qui relève de vidéos d'histoire. Celles qui ont le plus de succès sont les vidéos fabriquées avec l'intention particulière de les publier sur la plate-forme *Youtube*. Les créateurs de ces vidéos sont

désignés en France par le néologisme « youtubeur » mais aussi par les termes « podcasteur » ou « vidéaste ». Puisque leurs noms et prénoms ne sont pas toujours explicités, je prends le parti ici de ne citer aucun nom, et de me référer à eux par le biais de ces expressions.

Une chaîne<sup>27</sup> *Youtube* est généralement gérée par une seule personne qui se charge de toutes les étapes de la création d'une vidéo : elle fait les recherches, écrit, filme, procède au montage et publie finalement la vidéo sur la plate-forme *Youtube*. Les youtubeurs sont aujourd'hui rémunérés pour ce qui est désormais reconnu par les internautes comme relevant d'un véritable travail. La plate-forme *Youtube* leur donne une somme d'argent indexée au nombre de « vues<sup>28</sup> » mais ce sont surtout les internautes qui, en faisant des dons ou en visionnant des publicités, permettent aux youtubeurs d'avoir une rétribution pécuniaire. Les youtubeurs peuvent aussi être sponsorisés ou faire des placements de produits. Le niveau de leur succès est apprécié et mesuré par rapport au nombre d' « abonnés<sup>29</sup> » à leur chaîne et au nombre de vues. De cette façon, il existe de nombreuses chaînes francophones dédiées à l'histoire avec un nombre d'abonnés et de vues variable. J'en ai recensé dix huit. Puisque les vidéos sont personnalisées, les formats diffèrent entre les différentes chaînes. Le plus souvent, il s'agit pour le vidéaste de se filmer lui-même en train de parler, le tout entrecoupé d'images, de vidéos illustrant ou complétant son propos. Il s'agit aussi bien d'images tirées de sources historiques que de références à la culture populaire : cinéma, jeu vidéo, bande dessinée. Certains vidéastes ne dévoilent pas leur visage face caméra, et utilisent uniquement des supports audio-visuels pour illustrer leur propos.

Chaque youtubeur aborde l'histoire de sa propre façon. Généralement, les vidéos sont thématiques. Elles s'intéressent à un personnage historique (Guillaume le Conquérant), à une pratique historique (les croisades) ou encore à des usages ou des coutumes anciennes (la nourriture au Moyen Âge). Dans la chaîne « Questions d'histoire », le vidéaste propose de répondre à une grande question comme « Quelles sont les causes de la Guerre de Cent ans ? » en une vidéo de cinq à dix minutes. D'autres vidéastes utilisent la cartographie pour rendre compte des enjeux géopolitiques à travers l'histoire. C'est le cas de la chaîne « L'Histoire par

---

<sup>27</sup> Chaque vidéaste est rattaché à une ou plusieurs chaînes *Youtube* sur laquelle il publie ses vidéos. On y trouve plusieurs onglets : la page d'accueil, la page où les vidéos sont disponibles, la page « communauté » où le vidéaste publie des photos et des textes, la page « chaînes » où le vidéaste donne de la visibilité à d'autres chaînes *Youtube* et enfin l'onglet « à propos » où il peut décrire l'intérêt et les objectifs de la chaîne.

<sup>28</sup> Le nombre de « vues » correspond au nombre de fois que la vidéo a été visionnée.

<sup>29</sup> Les abonnés sont des internautes qui montrent leur soutien, leur appréciation du youtubeur en suivant ses publications. Ils sont dès lors prévenus de la sortie d'une nouvelle vidéo. Dans le monde de l'internet, les abonnés sont un indicateur de la réussite et du prestige du youtubeur.

les cartes ». La chaîne « Confessions d'Histoire » parodie les confessionnaires des séries de télé-réalité en proposant « l'Histoire racontée par ceux qui l'ont vécu ».

Dès que les vidéastes commencent à avoir une certaine notoriété – lorsqu'ils franchissent le cap des cent, cinq cent, dix milles abonnés voire du million d'abonnés- ils publient très généralement une vidéo « F.A.Q.<sup>30</sup> » où ils se filment pour parler de leur parcours, de leurs motivations, de leurs méthodes de travail, de leurs projets *etc.* On apprend alors que certains vidéastes sont des professionnels de l'histoire. Les chaînes « La Prof » et le « Salon de l'histoire » sont tenues par des professeurs d'histoire. Les chaînes « C'est une autre histoire » et « Histony » sont animées par des doctorants en histoire. Bien que le youtubeur doive justifier d'une rigueur dans ses recherches et dans le choix de ses sources pour assurer sa crédibilité auprès des internautes, l'intérêt d'une chaîne passe moins sur la formation officielle du vidéaste que sur sa manière de faire passer l'information. Dans une vidéo F.A.Q., le créateur de la chaîne « Herodot'com » explique que bien qu'il soit passionné par l'histoire, il n'a pas fait d'études dans cette discipline et que c'est finalement la pratique du théâtre qui l'a amené à partager sa passion par le biais de *Youtube*. Il se décrit comme étant « autodidacte » et « anticonformiste ». C'est d'ailleurs ce qu'incarne *Youtube* aujourd'hui par rapport à la télévision : un média où on peut s'exprimer plus librement, où il est possible d'aborder sur des sujets sans forcément avoir de formation ou de diplôme et où la relation avec le public se fait sans intermédiaire. *Youtube* est considéré comme une véritable alternative professionnelle où les youtubeurs peuvent « vivre de leur passion<sup>31</sup> ».

« Nota Bene » est la chaîne d'histoire francophone la plus populaire puisqu'elle compte à ce jour<sup>32</sup> 895 000 abonnés (Figure 3). Depuis le début de sa chaîne en août 2014, 193 vidéos ont été publiées, ces dernières comptabilisent plus de soixante-cinq millions de vues. Le créateur de la chaîne n'est pas un professionnel de l'histoire. Bien qu'il ait fait six mois d'études d'histoire à la fac, il est formé aux techniques audio-visuelles. Sa voix claire et posée, ses yeux bleus perçants, sa capacité à expliquer simplement des choses complexes, toutes ces raisons sont mobilisées dans les commentaires par les internautes pour motiver leur attrait pour la chaîne. De plus, ses vidéos sont relativement courtes (entre cinq et vingt-cinq

---

<sup>30</sup> F.A.Q. est l'acronyme de l'expression « Foire aux questions ». Dans les vidéos FAQ, les youtubeurs choisissent des questions posées par les internautes et y répondent face caméra. Ce sont des vidéos avec généralement peu de travail de montage, elles sont considérées comme moins formelles et constituent un moment privilégié dans le tissage de relations entre le youtubeur et ses abonnés.

<sup>31</sup> Expression qui revient très souvent dans les discours des youtubeurs et dans leur texte lors de leur appel aux dons ou lors des FAQ lorsqu'ils expliquent pouvoir aujourd'hui dégager un véritable salaire de leur activité sur *Youtube*.

<sup>32</sup>A savoir le 11/04/19.

minutes), très illustrées et avec un style d'écriture personnalisé et ponctué d'humour. Ses vidéos sont thématiques, elles peuvent être dédiées à diverses mythologies, à des batailles, à des villes, ou à des liens entre des œuvres de fiction et l'histoire. Ses vidéos ont une vocation pédagogique, mais nombre d'entre elles abordent l'histoire par ce qu'elle peut comporter d'insolite et d'amusant. C'est le cas de la vidéo sur les « papes les plus déjantés » de celle sur « les morts insolites des rois ».

Trente-deux de ses vidéos relèvent de l'époque médiévale (Figure 4). L'une d'entre elle, « Le mensonge du Moyen Âge », est un véritable plaidoyer express (moins de cinq minutes) en faveur du Moyen Âge. Le vidéaste cite les innovations techniques contemporaines de cette époque et où il tente de relativiser sa réputation d'époque « noire et décadente ». De la même façon, la deuxième vidéo publiée sur la chaîne de « la Prof » est intitulée « Les idées reçues » et déconstruit de grands clichés sur le Moyen Âge comme le droit de cuissage.

Si le travail de vulgarisation scientifique facilite l'accès aux connaissances sur le Moyen Âge, *Youtube* a démultiplié les façons de vulgariser. Par conséquent les façons de penser le Moyen Âge se sont largement diversifiées et nuancées.

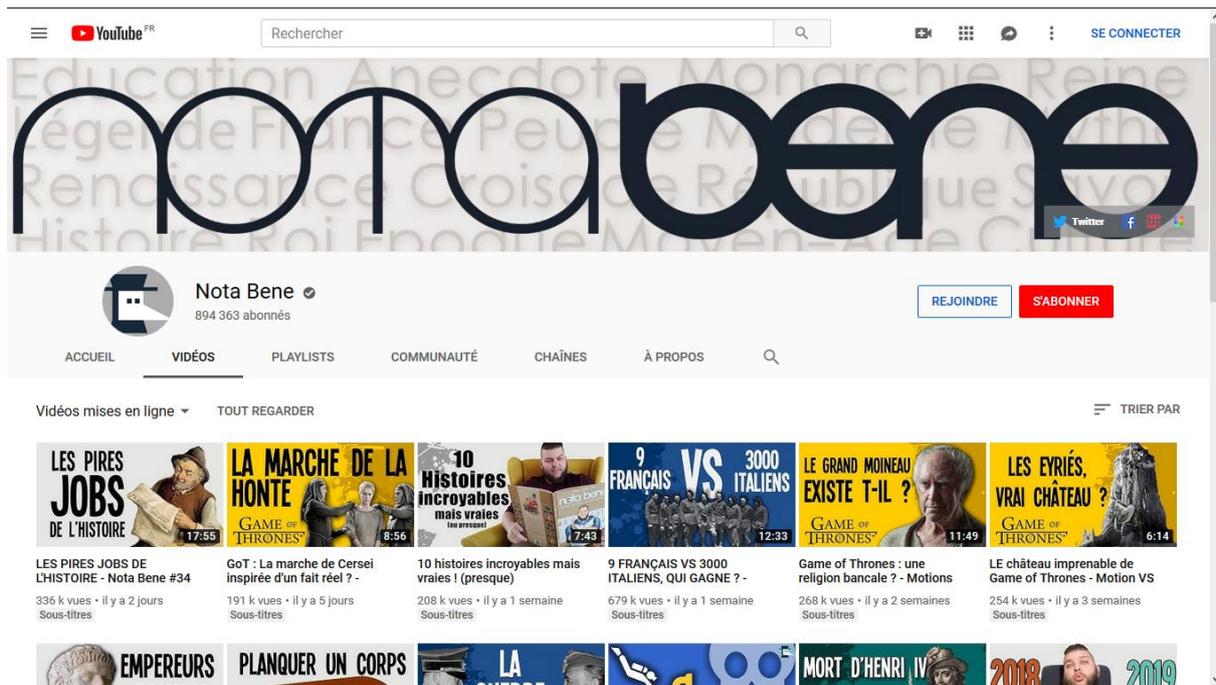


Figure 3. Onglet « Vidéos » de la chaîne Youtube « Nota Bene ». <https://www.youtube.com/user/notabenemovies/videos> consulté le 09/04/19

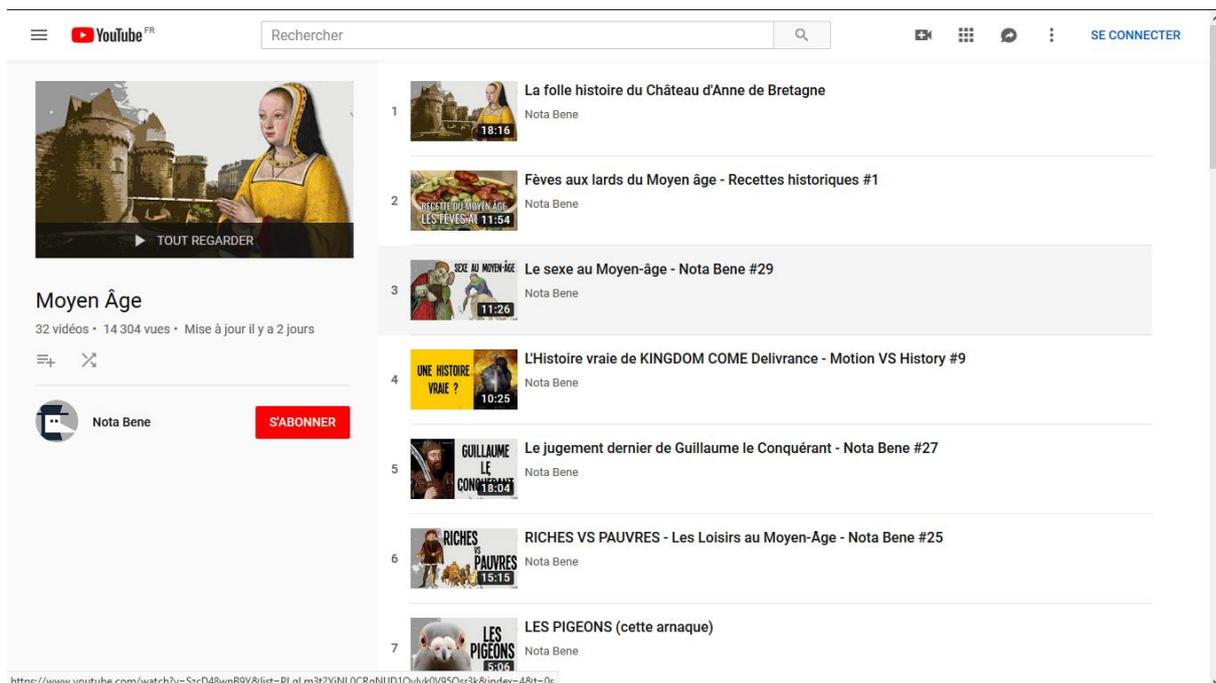


Figure 4. Compilation des vidéos de la chaîne « Nota Bene » dédiées au Moyen Âge. <https://www.youtube.com/playlist?list=PLgLm3t2YjNL0CRgNUD1QvIvk0V95Osr3k> consulté le 11/04/19.

### 1.3 Conclusion

Tantôt célébré, tantôt rejeté, le Moyen Âge est une période de l'histoire qui a été très largement fantasmée au cours du passé.

Longtemps, le Moyen Âge a été dévalorisé au profit de l'Antiquité gréco-romaine. Remodelé par les romantiques du XIX<sup>e</sup> siècle, le Moyen Âge devient attrayant, mystérieux, exotique. Les humanistes de la Renaissance et les philosophes du siècle des Lumières concevaient le Moyen Âge comme une époque sombre et grossière. Par la suite, les contemporains ont pris modèle sur leurs illustres prédécesseurs et ont adopté cette même vision erronée du Moyen Âge.

Les historiens médiévistes s'insurgent contre la vision que l'on a aujourd'hui du Moyen Âge, ils cherchent à lui rendre sa réalité et sa véracité historique. Toutefois, les historiens médiévistes ne sont pas les seuls à adopter cette démarche. Ainsi, historique ou rêvé, le Moyen Âge est l'objet de la curiosité de plus en plus d'acteurs sociaux.

La disponibilité des savoirs historiques, accélérée par l'accès à internet et particulièrement par la plate-forme de vidéos *Youtube* et par l'encyclopédie en ligne « Wikipédia », n'a fait qu'entretenir et développer ce « goût du Moyen Âge » (Amalvi, 2002).

Le Moyen Âge qui y est véhiculé est-il la proie d'« idées reçues » ? En vérité, il ne s'agit pas de savoir si ces stéréotypes sont effectivement avérés. Il n'y a pas qu'une seule approche du Moyen Âge, à savoir l'approche historique et scientifique. Au contraire, les approches sont multiples. Aussi, j'ai choisi de m'intéresser aux multiples facettes que revêt le Moyen Âge dans la culture populaire d'aujourd'hui.

Après avoir analysé la genèse et l'évolution de la notion de « Moyen Âge » et tout en gardant à l'esprit que le Moyen Âge est sujet à de multiples représentations, j'ai choisi en définitive de garder ce terme car comme le dit Jacques Le Goff : « [le] “Moyen Âge” s'est au cours de l'histoire débarrassé, me semble-t-il, de son sens péjoratif : il est commode de continuer à l'utiliser, conservons-le » (Le Goff, 2014).